

Quel était donc ce bonheur et en quoi consistait sa jouissance ? Je le donnerais à deviner à tous les hommes de ce siècle sur la description de la vie que j'y menais. Le précieux farniente fut la première et la principale de ces jouissances que je voulus savourer dans toute sa douceur, et tout ce que  
5 je fis durant mon séjour ne fut en effet que l'occupation délicieuse et nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oisiveté. L'espoir qu'on ne demanderait pas mieux que de me laisser dans ce séjour isolé où je m'étais enlacé de moi-même, dont il m'était impossible de sortir sans assistance et sans être bien aperçu, et où je ne pouvais avoir ni communication ni  
10 correspondance que par le concours des gens qui m'entouraient, cet espoir, dis-je, me donnait celui d'y finir mes jours plus tranquillement que je ne les avais passés, et l'idée que j'avais le temps de m'y arranger tout à loisir fit que je commençai par n'y faire aucun arrangement. (...) Un de mes plus grands délices était surtout de laisser toujours mes livres bien encaissés et de n'avoir  
15 point d'écritoire. Quand de malheureuses lettres me forçaient de prendre la plume pour y répondre, j'empruntais en murmurant l'écritoire du receveur, et je me hâtais de la rendre dans la vaine espérance de n'avoir plus besoin de la remprunter. Au lieu de ces tristes paperasses et de toute cette bouquinerie, j'emplissais ma chambre de fleurs et de foin, car j'étais alors dans ma  
20 première ferveur de botanique, pour laquelle le docteur d'Ivernois m'avait inspiré un goût qui bientôt devint passion. Ne voulant plus d'œuvre de travail il m'en fallait une d'amusement qui me plût et qui ne me donnât de peine que celle qu'aime à prendre un paresseux. J'entrepris de faire la *Flora petrinsularis* et de décrire toutes les plantes de l'île sans en omettre une seule,  
25 avec un détail suffisant pour m'occuper le reste de mes jours. On dit qu'un Allemand a fait un livre sur un zeste de citron, j'en aurais fait un sur chaque gramen des prés, sur chaque mousse des bois, sur chaque lichen qui tapisse les rochers, enfin je ne voulais pas laisser un poil d'herbe, pas un atome végétal qui ne fût amplement décrit. En conséquence de ce beau projet, tous  
30 les matins après le déjeuner, que nous faisons tous ensemble, j'allais une loupe à la main et mon *Systema naturae* sous le bras, visiter un canton de l'île que j'avais pour cet effet divisée en petits carrés dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en chaque saison. Rien n'est plus singulier que les ravissements, les extases que j'éprouvais à chaque observation que je  
35 faisais sur la structure et l'organisation végétale et sur le jeu des parties sexuelles dans la fructification, dont le système était alors tout à fait nouveau pour moi. La distinction des caractères génériques, dont je n'avais pas auparavant la moindre idée, m'enchantait en les vérifiant sur les espèces communes en attendant qu'il s'en offrît à moi de plus rares. La fourchure des

40 deux longues étamines de la brunelle, le ressort de celles de l'ortie et de la  
pariétaire, l'explosion du fruit de la balsamine et de la capsule du buis, mille  
petits jeux de la fructification que j'observais pour la première fois me  
comblaient de joie, et j'allais demandant si l'on avait vu les cornes de la  
45 brunelle comme La Fontaine demandait si l'on avait lu Habacucs. Au bout  
de deux ou trois heures je m'en revenais chargé d'une ample moisson  
provision d'amusement pour l'après-dînée au logis en cas de pluie.  
J'employais le reste de la matinée à aller avec le receveur, sa femme et  
Thérèse visiter leurs ouvriers et leur récolte, mettant le plus souvent la main  
à l'œuvre avec eux, et souvent des Bernois qui me venaient voir m'ont trouvé  
50 juché sur de grands arbres, ceint d'un sac que je remplissais de fruits, et que  
je dévalais ensuite à terre avec une corde. L'exercice que j'avais fait dans la  
matinée et la bonne humeur qui en est inséparable me rendaient le repos du  
dîner très agréable ; mais quand il se prolongeait trop et que ce beau temps  
m'invitait, je ne pouvais longtemps attendre, et pendant qu'on était encore à  
55 table je m'esquivais et j'allais me jeter seul dans un bateau que je conduisais  
au milieu du lac quand l'eau était calme, et là, m'étendant tout de non long  
dans le bateau les yeux tournés vers le ciel, je me laissais aller et dériver  
lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans  
mille rêveries confuses mais délicieuses, et qui sans avoir aucun objet bien  
60 déterminé ni constant ne laissaient pas d'être à mon gré cent fois préférables  
à tout ce que j'avais trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de  
la vie. Souvent averti par le baisser du soleil de l'heure de la retraite je me  
trouvais si loin de l'île que j'étais forcé de travailler de toute ma force pour  
arriver avant la nuit close. D'autres fois, au lieu de m'égarer en pleine eau je  
65 me plaisais à côtoyer les verdoyantes rives de l'île dont les limpides eaux et  
les ombrages frais m'ont souvent engagé à m'y baigner. Mais une de mes  
navigations les plus fréquentes était d'aller de la grande à la petite île, d'y  
débarquer et d'y passer l'après-dînée, tantôt à des promenades très  
circonscrites au milieu des marceaux, des bourdaines, des persicaires, des  
70 arbrisseaux de toute espèce, et tantôt m'établissant au sommet d'un tertre  
sablonneux couvert de gazon, de serpolet, de fleurs même d'esparcette et de  
trèfles qu'on y avait vraisemblablement semés autrefois, et très propre à loger  
des lapins qui pouvaient là multiplier en paix sans rien craindre et sans nuire  
à rien. Je donnai cette idée au receveur qui fit venir de Neuchâtel des lapins  
75 mâles et femelles, et nous allâmes en grande pompe, sa femme, une de ses  
sœurs, Thérèse et moi, les établir dans la petite île, où ils commençaient à  
peupler avant mon départ et où ils auront prospéré sans doute s'ils ont pu  
soutenir la rigueur des hivers. La fondation de cette petite colonie fut une

fête. Le pilote des Argonautes n'était pas plus fier que moi menant en  
80 triomphe la compagnie et les lapins de la grande île à la petite, et je notais  
avec orgueil que la receveuse, qui redoutait l'eau à l'excès et s'y trouvait  
toujours mal, s'embarqua sous ma conduite avec confiance et ne montra nulle  
peur durant la traversée. Quand le lac agité ne me permettait pas la  
navigation, je passais mon après-midi à parcourir l'île en herborisant à droite  
85 et à gauche m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riants et les plus  
solitaires pour y rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres, pour  
parcourir des yeux le superbe et ravissant coup d'œil du lac et de ses rivages  
couronnés d'un côté par des montagnes prochaines et de l'autre élargis en  
riches et fertiles plaines, dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux  
90 montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornaient. Quand le soir approchait  
je descendais des cimes de l'île et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac  
sur la grève dans quelque asile caché ; là le bruit des vagues et l'agitation de  
l'eau fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation la  
plongeaient dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenait souvent sans  
95 que je m'en fusse aperçu. Le flux et reflux de cette eau, son bruit continu  
mais renflé par intervalles frappant sans relâche mon oreille et mes yeux,  
suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi et  
suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence sans prendre la  
peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion  
100 sur l'instabilité des choses de ce monde dont la surface des eaux m'offrait  
l'image : mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité  
du mouvement continu qui me berçait, et qui sans aucun concours actif de  
mon âme ne laissait pas de m'attacher au point qu'appelé par l'heure et par  
le signal convenu je ne pouvais m'arracher de là sans effort.

105 Après le souper, quand la soirée était belle, nous allions encore tous  
ensemble faire quelque tour de promenade sur la terrasse pour y respirer l'air  
du lac et la fraîcheur. On se reposait dans le pavillon, on riait, on causait on  
chantait quelque vieille chanson qui valait bien le tortillage moderne, et enfin  
l'on s'allait coucher content de sa journée et n'en désirant qu'une semblable  
110 pour le lendemain.

Telle est, laissant à part les visites imprévues et importunes, la manière  
dont j'ai passé mon temps dans cette île durant le séjour que j'y ai fait. Qu'on  
me dise à présent ce qu'il y a là d'assez attrayant pour exciter dans mon cœur  
des regrets si vifs, si tendres et si durables qu'au bout de quinze ans il m'est  
115 impossible de songer à cette habitation chérie sans m'y sentir à chaque fois  
transporté encore par les élans du désir. J'ai remarqué dans les vicissitudes  
d'une longue vie que les époques des plus douces jouissances et des plaisirs

les plus vifs ne sont pourtant pas celles dont le souvenir m'attire et me touche le plus. Ces courts moments de délire et de passion, quelque vifs qu'ils  
120 puissent être, ne sont cependant, et par leur vivacité même, que des points bien clairsemés dans la ligne de la vie. Ils sont trop rares et trop rapides pour constituer un état, et le bonheur que mon cœur regrette n'est point composé d'instant fugitifs mais un état simple et permanent, qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée accroît le charme au point d'y trouver enfin la  
125 suprême félicité. Tout est dans un flux continu sur la terre : rien n'y garde une forme constante et arrêtée, et nos affections qui s'attachent aux choses extérieures passent et changent nécessairement comme elles. Toujours en avant ou en arrière de nous, elles rappellent le passé qui n'est plus ou préviennent l'avenir qui souvent ne doit point être : il n'y a rien là de solide  
130 à quoi le cœur se puisse attacher. Aussi n'a-t-on guère ici-bas que du plaisir qui passe ; pour le bonheur qui dure je doute qu'il y soit connu. A peine est-il dans nos plus vives jouissances un instant où le cœur puisse véritablement nous dire : Je voudrais que cet instant durât toujours ; et comment peut-on appeler bonheur un état fugitif qui nous laisse encore le cœur inquiet et vide,  
135 qui nous fait regretter quelque chose avant, ou désirer encore quelque chose après ? Mais s'il est un état où l'âme trouve une assiette assez solide pour s'y reposer tout entière et rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeler le passé ni d'enjamber sur l'avenir ; où le temps ne soit rien pour elle, où le présent dure toujours sans néanmoins marquer sa durée et sans  
140 aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir ni de peine, de désir ni de crainte que celui seul de notre existence, et que ce sentiment seul puisse la remplir tout entière ; tant que cet état dure celui qui s'y trouve peut s'appeler heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre et relatif tel que celui qu'on trouve dans les plaisirs de la  
145 vie, mais d'un bonheur suffisant, parfait et plein, qui ne laisse dans l'âme aucun vide qu'elle sente le besoin de remplir. Tel est l'état où je me suis trouvé souvent à l'île de Saint-Pierre dans mes rêveries solitaires, soit couché dans mon bateau que je laissais dériver au gré de l'eau, soit assis sur les rives du lac agité, soit ailleurs au bord d'une belle rivière ou d'un ruisseau  
150 murmurant sur le gravier.

Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du Promeneur solitaire*.  
Cinquième rêverie. (Posthume)

